



HAL
open science

Qui écrivait ibère dans le monde ibérique nord-oriental ?

Coline Ruiz Darasse

► **To cite this version:**

Coline Ruiz Darasse. Qui écrivait ibère dans le monde ibérique nord-oriental ?. Dupraz, Emmanuel; Sowa, Wojciech. Genres épigraphiques et langues d'attestation fragmentaire dans l'espace méditerranéen, Presses universitaires de Rouen et du Havre, pp.409-419, 2015. hal-01452936

HAL Id: hal-01452936

<https://hal.science/hal-01452936>

Submitted on 25 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ERIAAC

Fonctionnements
linguistiques

Genres
épigraphiques
et langues
d'attestation
fragmentaire
dans l'espace
méditerranéen

sous la direction
d'Emmanuel DUPRAZ
et de Wojciech SOWA

 PURH

Genres épigraphiques et langues d'attestation fragmentaire dans l'espace méditerranéen

Sous la direction d'Emmanuel Dupraz et de Wojciech Sowa

Qui écrivait ibère dans le monde ibérique nord-oriental ?

Approche méthodologique d'une langue fragmentaire

Coline Ruiz Darasse

En 1992, un article d'Untermann paraissait dans la *Revue archéologique de Narbonnaise* sous le titre : « Quelle langue parlait-on dans l'Hérault dans l'Antiquité ? » (Untermann, 1992). Cette communication propose de revenir, vingt ans après, sur la connaissance que nous avons des langues attestées de manière fragmentaire dans le Sud de la Gaule. Pour répondre aux problématiques du colloque qui nous rassemble, nous avons momentanément déplacé dans notre propos la question de la langue vers celle de l'écriture. Le titre de cette communication évoque celui d'Untermann et vise à préciser les pratiques épigraphiques et leurs enjeux dans le cadre socio-économique des populations indigènes au premier millénaire, et, plus exactement, au cours du second âge du fer de l'Europe occidentale.

L'épigraphie paléohispanique est riche et variée. Pas moins de cinq variantes graphiques existent en péninsule Ibérique à partir du VII^e siècle av. J.-C. La variante la plus répandue est celle dite « levantine », documentée depuis le Pays Valencien jusqu'aux rivages du golfe du Lion. Les premiers marchands grecs assimilaient déjà la région entre l'Èbre et les Pyrénées avec celles du Roussillon et du Languedoc (de Hoz, 2011 : 63). Le monde ibérique nord-oriental est ainsi à définir comme allant de la côte catalane jusqu'à la vallée de l'Hérault. Pour notre propos, nous nous concentrerons sur le Nord de la région C et la région B des *MLH* d'Untermann¹ (à l'exclusion du site B.10, qui se trouve en Aquitaine) et, notamment sur l'un des sites où l'épigraphie paléohispanique est particulièrement importante : Ensérune (B.1).

Dans l'article de 1992, Untermann prend en compte toute l'Antiquité, dissociant deux temporalités dans son propos : avant/après la colonisation romaine. Il distingue également deux domaines géographiques de langue (*Sprachbünde*) : des Pyrénées aux Alpes, où l'on parle la langue gauloise ; des Pyrénées à l'Hérault, où la langue ibère est

1. Toutes les références des inscriptions se font au corpus de référence des épigraphies paléohispaniques, pour les régions C à G Untermann (1990) et pour la région K Untermann (1997).

parlée mais uniquement par une frange de la population : des commerçants qui avaient usage de l'écriture.

La conception d'Untermann de l'utilisation de la langue ibère dans le cadre linguistique du Languedoc occidental peut être rapprochée du schéma connu des métèques dans le monde grec. Il s'agit d'une présence ponctuelle, même si elle peut être très importante, d'individus venus de la péninsule Ibérique, constituant une catégorie professionnelle qui joue un rôle important pour la vie sociale et économique, « *sans pour autant devenir une composante structurelle de la population elle-même*² ».

Cette conception rejoint la thèse défendue par de Hoz depuis plusieurs années qui voit dans la langue ibérique une langue véhiculaire en usage auprès de plusieurs populations locales, difficiles à définir linguistiquement. Récemment, de Hoz a précisé ses positions, suggérant la présence de véritables *emporia* ibères, consentis par la population indigène du Languedoc (de Hoz, 2011 : 119). Le site d'Ensérune, avec près de quatre cents inscriptions en écriture paléohispanique, pourrait correspondre à ce type d'établissement.

Pour les deux positions, les Ibères jouent un rôle socio-économique important en Languedoc. Mais, en vingt ans, c'est la participation structurelle à la société indigène qui s'est progressivement dessinée. L'hypothèse d'une implantation plus profonde de la population ibérique dans le monde languedocien s'est affirmée.

C'est en interrogeant la nature des pratiques épigraphiques et le cadre de leurs usages, puis les destinataires de ces textes, que l'on pourra mieux identifier les acteurs de l'épigraphie paléohispanique du monde ibérique nord-oriental.

NATURE ET CADRE DES PRATIQUES ÉPIGRAPHIQUES

QUELS GENRES DE TEXTE SONT ATTESTÉS ?

Définir un genre de texte est un exercice difficile dans le cadre strict de l'épigraphie paléohispanique. En effet, l'accès au lexique reste encore assez limité (voir Moncunill Martí, 2007) et ce n'est qu'à partir de certains morphèmes identifiés de manière récurrente sur des supports ou dans des circonstances identiques que l'on a pu établir une typologie des genres d'inscriptions.

Cet état de fait est peut-être fallacieux, car il incite à attribuer une fonction à des textes sur la simple présence d'un morphème et de créer peut-être ainsi des catégories spéculatives. C'est la raison pour laquelle, nous présentons les genres de textes définis en fonction de leur support et des parallèles connus pour les autres épigraphies fragmentaires.

On peut préciser trois grands domaines d'utilisation de l'écriture : le domaine économique, le domaine religieux et le domaine diplomatique et politique.

Le domaine économique se décline en trois aspects :

- l'aspect commercial, relatif au commerce des biens. Appartiennent à ce domaine les marques mercantiles et les contrats sur plaques et lamelles de plomb. Le plomb le plus connu, celui de Pech Maho (*B.7.34), relève de cette logique : rappelons qu'il n'est pas écrit en langue ibérique, mais qu'il mentionne des noms ibères. Il existe des lamelles de

2. Untermann (1992 : 27). Nous soulignons.

plomb inscrites en langue ibérique qui peuvent être considérées avec certitude comme des lettres, mais dont le sens nous échappe (Plomb de La Escala, Ampurias, *MLH* III, C.1.24) ;
 – l’aspect productif, qui relève de la fabrication, de la création des objets. Les estampilles et les sceaux sur les amphores appartiennent à cette catégorie ;
 – l’aspect économique, au sens étymologique du terme, qui correspond à l’administration et au gouvernement d’une maison. Il concerne des inscriptions qui relèvent de la gestion, de la distribution et la consommation des biens. Appartiennent à cette catégorie les inscriptions de propriété.

Le domaine religieux peut être représenté par des stèles funéraires ou des objets à caractère rituel. On pourrait classer dans cette catégorie le cas particulier de la Cerdagne, où des inscriptions rupestres correspondent à une problématique locale, sans doute votive (de Hoz, 2011 : 432), quasi inexistante dans le reste de l’épigraphie paléohispanique. Enfin, pour le Nord-Est de la Catalogne, l’inscription de la Joncosa³, encore très mystérieuse, semble être un exemple de texte à dimension votive.

Le domaine politique et diplomatique n’est pour l’instant illustré que par des inscriptions appartenant au domaine celtibère : les tessères d’hospitalité. Il n’existe pas de tessère d’hospitalité dans le monde ibérique nord-oriental. Les monnaies pourraient en un sens appartenir à cette catégorie⁴.

À l’heure actuelle et à notre connaissance, il n’existe pas de texte littéraire connu dans le monde paléohispanique.

Dans le cadre géographique qui nous occupe, l’épigraphie paléohispanique doit être interprétée comme une épigraphie généralement utilitaire, relevant surtout du domaine économique. En effet, la très grande majorité de la documentation consiste en des graffitis sur céramique, identifiés comme des marques de propriété. La dimension religieuse/funéraire est très limitée et le domaine politique illustré par quelques frappes monétaires.

QUELS TEXTES POUR QUELS USAGES ?

Les multiples marques portées sur des supports céramiques peuvent être interprétées comme des marques de propriété, des marques commerciales ou des marques de production.

Les marques de propriété doivent être définies comme des noms propres inscrits sur un objet, sous la forme d’un graffite post-cuisson. Elles représentent la majeure partie des inscriptions du corpus paléohispanique. L’inscription peut comporter l’un des suffixes identifiés comme indiquant la propriété ou la provenance (*ar*⁵, *en* et *mi*). Cependant, la séquence complète *-ar-en-mi* n’apparaît que rarement (deux occurrences à Ensérune : *MLH* II, B.1.36 : *anaioś arenmi* et B.1. 292 : *Insaremi*, sur environ 260 graffites de propriété identifiés ; De Hoz 2011 : 401). Il arrive que le suffixe soit seul mais le plus souvent il accompagne un nom propre (NP), qui se trouve alors situé avant lui⁶. Toutefois la majorité des inscriptions ne présentent *aucun de ces suffixes*.

3. *Editio princeps* de l’inscription avant la restauration de la pièce dans Panosa (2002) ; voir également Ferrer i Jané (2006).

4. Citons pour le secteur languedocien la frappe A.1 *neronken*, provenant de Montlaurès près de Narbonne.

5. Avec une alternance entre *r* et *ř* qui n’est pas encore explicable (de Hoz, 2011 : 262).

6. La question des suffixes est discutée par Rodríguez Ramos (2002) et dans de Hoz (2011 : 262 et suiv.).

La fréquence plus ou moins grande des suffixes n'est pas significative en soi car elle peut tout aussi bien correspondre à des modes locales ou temporelles qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement des signes dialectaux ou culturels (de Hoz, 2011 : 263). En tout état de cause, la typologie des graffites sur céramique, du moins à Ensérune, est assez limitée car les marques sont très brèves et se limitent souvent à un signe ou deux maximum, laissant le doute quant à la nature de l'inscription (de Hoz, 2011 : 402) : abréviation d'un NP, marque d'un autre type (métrologique, etc.) ? Il est toujours difficile de dire si l'objet portait un élément écrit dans le cadre de sa commercialisation ou s'il s'agissait du nom du propriétaire.

Les marques commerciales doivent être dissociées des marques de propriété. On inclut dans cette catégorie des marques graphématiques et métrologiques qui sont souvent de date imprécisable ou romaine⁷. On peut inclure dans cette catégorie les inscriptions peintes sur des amphores à Vieille-Toulouse (Vidal, 1983), ou les graffites incisés à Pech Maho (Gorgues, 2010 : 97-107).

Les marques de fabricant sont les marques posées avant cuisson et qui relèvent de l'épigraphie de la production, à savoir : les estampilles et les inscriptions qui portent une formule verbale *ekiar* dont le sens pourrait vraisemblablement être *fecit* (« a fait »). La marque la plus remarquable de fabricant se trouve sous la forme d'une mosaïque à Caminreal (*MLH* IV, K.5.3) avec un écho étonnant à Andelos en Navarre (*MLH* IV, K.28.1). Des estampilles ont été retrouvées en nombre à Ensérune. Cependant, moins de 5 % du corpus total de l'épigraphie paléohispanique peut correspondre à ce type d'inscription. Elles répondent à une conception différente, plus élaborée de l'écriture que pour les graffites : en effet, le timbre doit être pensé à l'envers pour être lu à l'endroit et posé avant cuisson. Il y a un « projet épigraphique » pour chaque objet marqué.

QUELLE FONCTION PRAGMATIQUE REMPLISSAIENT CES GENRES DE TEXTE ?

Seuls les textes dits « autonomes » (de Hoz, 2011 : 448), c'est-à-dire des textes structurés avec une dimension syntaxique, peuvent faire l'objet d'une réflexion sur une fonction pragmatique⁸ possible. Il s'agit de deux catégories d'inscriptions : les textes sur plomb et les inscriptions sépulcrales. Dans ces cas de figure, le texte, au-delà de la valeur utilitaire, suppose un discours et un « lectorat ».

Le plomb est un support particulièrement utilisé en péninsule Ibérique. À l'heure actuelle, les plombs inscrits sont plus nombreux dans le monde ibérique que partout ailleurs dans le monde grec, comme si l'emprunt avait dépassé le modèle (de Hoz, 2015).

Si certains plombs, comme celui de El Cigarralejo (*MLH* III, G.13.1), près de Murcia, peuvent avoir un contenu votif (et peut-être littéraire ?) d'autres, comme ceux de la nécropole d'Orlely près de Castellón (*MLH* III, F.9.1 à F.9.7), pourraient avoir une vocation « orphique ». Toutefois, comme pour la plupart des autres plombs connus, il s'agit probablement de documents économiques au sens large, à en juger par la présence fréquente de signes métrologiques ou numériques et de noms propres. Les contextes

7. Exemples de graphèmes à considérer avec certitude comme marques commerciales : *MLH* II, B.1.11, B.1.12 et B.1.32.

8. Par « fonction pragmatique » on entend la hiérarchisation de l'information dans le propos de l'énonciateur. Certains éléments peuvent être mis en valeur par une inversion du sujet par exemple.

archéologiques dont nous disposons pour les plombs inscrits, à quelques exceptions près, sont des contextes d'habitat, ce qui renforce leur caractère privé (de Hoz, 2011 : 424). Même si nous avons le temps de passer en revue chaque plomb, il serait bien difficile de cerner la fonction pragmatique qu'ils proposent à cause de l'accès très limité au lexique. La composition en missive, avec le nom du destinataire inscrit au revers ou transversalement, comme à Ampurias, est la seule donnée immédiatement perceptible. Le texte en ionien du plomb de Pech Maho permet de vérifier qu'un document identique constitue le compte rendu d'une transaction faite à Emporion, peut-être à destination de (et archivée par) un certain *Heronioios*, un Grec. Celui d'Ampurias mentionne le terme *salir* avec sans doute le sens de « monnaie » ou « valeur ». Toutefois, il est impossible, sur cette simple base, de lui attribuer une fonction commerciale (Gorgues, 2010 : 222) et de développer un discours syntaxique structuré autour des documents ibères sur plomb. Le seul moyen d'accéder à la langue reste l'étude de l'onomastique. C'est aussi un moyen de pouvoir appréhender émetteurs et destinataires.

ÉMETTEURS ET DESTINATAIRES

Nous partons du principe simple qu'une marque de propriété est destinée à identifier le propriétaire d'un objet par celui qui la lit. Ce principe supposerait toutefois de l'ensemble de la communauté une capacité à écrire et à lire les inscriptions paléohispaniques, ce qui n'est pas encore démontré. La fréquence de marquage des objets suggère certes une utilisation assez commune de l'écriture et une familiarité avec la pratique graphique (de Hoz, 2011 : 446). Il convient toutefois d'examiner cet aspect de plus près et de mieux cerner les émetteurs (scripteurs) et destinataires (lecteurs) de ces inscriptions.

CADRE DE L'ÉCHANGE LINGUISTIQUE

Comme on l'a dit, la grande majorité des inscriptions paléohispaniques du monde ibérique nord-oriental sont des graffites simples, ne présentant souvent qu'un nom personnel. Un problème majeur se pose pour les cas de ces noms uniques : sont-ils des inscriptions parlantes (« je suis à Untel », génitif), des marques de propriété (« d'Untel », génitif) ou encore des dédicaces (« pour Untel », datif) ? Ces considérations vaudraient dans le cadre d'une langue indo-européenne, avec une structure flexionnelle. Or, dans le cas de la langue ibérique, il est impossible d'envisager de telles questions : il faudrait savoir quel morphème correspondrait à quel cas, ce qu'on ne sait pas actuellement (de Hoz, 2011 : 263), tout en considérant la possibilité qu'aucune de ces structures linguistiques ne soit comparable et adaptable à la situation ibérique.

Pour ce qui est des noms ibères simples, ils correspondent en tout point dans le domaine nord-oriental au stock onomastique du reste de la péninsule (la partie vasconne mise à part).

On trouve également dans les inscriptions de cette même zone (surtout en Languedoc) des noms qui ne sont pas ibères, issus de langues indo-européennes (latin, rarement grec et langues celtiques), adaptés de manière rudimentaire à l'écriture levantine. Pour ces derniers, il est possible d'établir des règles d'adaptation et d'identifier certains des principes de transposition de l'onomastique non-ibère à l'écriture semi-syllabique

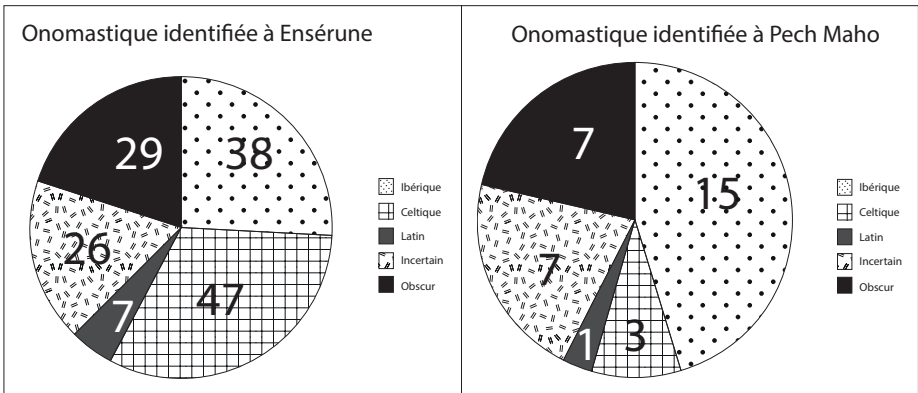
levantine, dont on connaît quelques éléments récurrents (Ruiz Darasse, 2013: 411). Plusieurs travaux ont été menés en particulier sur le traitement des sifflantes⁹.

En étudiant les noms qui apparaissent dans les inscriptions paléohispaniques, on peut reconstituer le paysage onomastique du monde nord-oriental ibérique au cours du second âge du fer.

POUR QUEL PUBLIC ?

On considère comme formant le « public », l'ensemble des noms propres mentionnés par les inscriptions en écriture paléohispanique. Ce paysage linguistique est particulièrement varié pour le domaine ibérique nord-oriental.

Si l'on considère principalement les sites d'Ensérune (157 noms) et de Pech Maho (34 noms), on peut ainsi remarquer que l'écriture concerne :



– des noms ibères :

À Pech Maho les noms dont la formation est régulière : *bilostibaś* (*B.7.34), *sakarbetin* (MLH II, B.7.31), *belesbaś* (*B.7.34), *leistikeŕ* (MLH II, B.7.17), et ceux pour lesquels elle est moins claire : *leisbuŕ* (MLH II, B.7.31), *tikirsbin* (*B.7.34) et *ársbin* (*B.7.34).

– des noms celtiques :

À Ensérune, la présence celtique est plus nette, chose en partie logique car l'occupation du site est deux fois plus longue. Nous citerons simplement l'un des plus anciens noms présents sur le site : *anaiosarenñi* (MLH II, B.1.36 et B.1.37) > *Annaeus* (CIL II 4118, Tarragone)¹⁰ et quelques noms clairement celtiques : *katubare* (B.1.373) ; *auetiŕiś* (MLH II, B.1.15), *kaŕtiriś* (MLH II, B.1.28).

À Pech Maho, on trouve également quelques noms celtiques : sur le plomb (*B.7.38) trouvé en 1988, (*nerto* ?) ; sur un autre plomb : *botuoŕiś* (*B.7.34), et l'élément *katu* (MLH II, B.7.4) sur céramique campanienne indéterminée.

9. Mariner Bigorra (1985) ; Correa (2001) ; de Hoz (2011 : § 3.2.5., p. 241 et suiv.).

10. En théorie, l'ibérisation de ce nom aurait dû être : *anaie-arenñi*. Il est possible qu'il s'agisse d'un nom ibère *anaiośar* (de Hoz, 2011 : 262).

– des noms latins :

À Ensérune : *balante* (MLH II, B.1.125) pour *Blande/Blandus, kaie* (MLH II, B.1.327) pour *Caius*; *lebio* (MLH II, B.1.242) pour *Lesbius*; *tule* (MLH II, B.1.144) pour *Tullus*; *ursa* (sur le plomb trouvé en 1988).

À Pech Maho, sur le plomb (*B.7.38), trouvé en 1988, *kuinto* pour *Quintus*.

– enfin des noms d'une population indéterminée qui a été dénommée « ligure » mais qui est probablement issue du substrat local. Javier de Hoz les appelle « liguroïde » : *abon* (MLH II, B.7.9); *erskon* (MLH II, B.7.11); *olaton* (MLH II, B.7.2); *karoka* (MLH II, B.1.50); *urēstiniř* (*B.7.34); *okain* (MLH II, B.1.56); *ošain* (MLH II, B.1.57); *tober* (MLH II, B.1.72); *urakakeu* (MLH II, B.1.75).

On remarquera également l'absence de tout nom grec.

À cause de l'utilisation de l'écriture levantine, de l'adaptation des noms celtiques (qui sont majoritaires à Ensérune) au système ibérique, il est logique de penser que le public visé est un public ibérique. Par ailleurs, l'hypothèse la plus économique est de considérer que celui qui écrit est également le propriétaire et non le marchand ou un intermédiaire. Cette hypothèse implique que les habitants du Languedoc occidental, ibères comme celtes, maîtrisaient à la fois la langue et l'écriture ibériques.

Il n'est pas possible de préciser si ceux qui écrivaient avaient la maîtrise de la langue car les éléments grammaticaux sont trop minces pour le déterminer, mais il semble peu probable que l'ensemble de la population locale soit ibérisée au point de maîtriser l'écriture et la langue.

L'aspect matériel des inscriptions peut nous en dire davantage sur le domaine d'utilisation de cette écriture et sur les milieux sociaux où elle était en usage.

À L'INITIATIVE DE QUELS MILIEUX SOCIAUX ?

Dans le monde ibérique, notamment nord-oriental, les noms apparaissent majoritairement sur des céramiques. Le plus souvent, il s'agit de céramique d'importation et de luxe : de la campanienne ou de la céramique attique. Ces objets ont été retrouvés en contexte d'habitat et, pour la céramique attique, par exemple à Ensérune, en contexte funéraire. On pourrait donc penser que l'écriture restait l'apanage d'un milieu aisé.

Toutefois, des noms, y compris des noms gaulois, notamment à Ensérune, apparaissent dans un cadre peut-être plus modeste, celui de l'artisanat, sur des estampilles portées sur *dolia* (de Hoz, 2011 : 159), même si le contexte archéologique des documents n'est pas toujours précisé. Le seul plomb ibère trouvé à Ensérune provient d'une zone d'habitat extra-muros.

En outre, la grande fréquence de marquage des objets laisse penser à un usage de l'écriture utilitaire et non ostentatoire. Dans la majorité, les inscriptions sont portées sur la panse des objets et dans une moindre mesure sous le pied, indiquant que les inscriptions avaient pour vocation d'être lues. L'écriture ne semble dès lors pas être une pratique réservée exclusivement à un usage d'élite et elle n'est clairement pas utilisée dans un cadre de prestige. La rareté voire la quasi inexistence des inscriptions paléohispanique sur pierre (une seule dans le Sud de la Gaule, la pierre trouvée à Cruzy [*B.11.1], datant vraisemblablement du III^e siècle av. J.-C.) va dans le même sens.

COURANTS DE DIFFUSION ET D'ADAPTATION

DE L'ÉCRITURE

Les populations du Sud de la Gaule ont utilisé, avant l'écriture latine, deux autres systèmes graphiques : l'écriture paléohispanique et l'écriture grecque.

Le phénomène considéré comme le plus accompli est celui du gallo-grec où l'emprunt graphique a été complet : l'écriture étrangère a servi pour écrire une langue locale (Lejeune, 1983). Pour les inscriptions du Languedoc oriental, les choses n'ont pas été pour ainsi dire poussées jusqu'à ce point¹¹. Les « Gaulois du Midi » (ou les « Ibères du Nord ») n'ont pas cherché à faire davantage qu'écrire en ibère, moyennant des adaptations nécessaires. Mais ils n'ont pas écrit en langue gauloise avec une écriture ibérique.

À Pech-Maho, la mention d'au moins deux Ibères dans le compte rendu de la transaction laisse entendre une situation d'inter-compréhension des personnes en présence. Il faut supposer des individus parfaitement bilingues, jouant un rôle d'intermédiaire. Dans le cas de Pech Maho, ces intermédiaires s'adressaient à un destinataire grec, puisque le texte est écrit en grec et mentionne un nom grec (*Héronoïos*).

L'hypothèse que nous proposons est que, dans le cas où le destinataire aurait été ibère, le texte eût été écrit en ibère. De même, dans le cas où l'individu aurait été celtique ou gaulois, la notation de la transaction aurait pu se faire en ibère car les personnes qui contrôlaient le domaine économique étaient ibères ou ibérisées. En effet, la lettre d'Ampurias montre qu'au III^e siècle av. J.-C., la langue ibérique est un moyen de communication *écrit* dans une ville pourtant grecque et pour un Celte du Sud de la Gaule, *katulien* (MLH III, C.1.24).

La population locale, antérieure à la domination celtique puis latine était déjà très ibérisée, avec des réseaux solides sur lesquelles les populations arrivant sur place n'ont pas cherché à influencer (de Hoz, 2011 : 126). Les phénomènes d'échanges de céramique et d'imitation de techniques de fabrication, étudiés par Éric Gailledrat, notamment à Pech Maho jusqu'au III^e siècle av. J.-C. (Gailledrat, 1997), montrent des parallèles vraisemblables et convaincants avec les modèles ibériques. Plus tardivement, au II^e siècle av. J.-C., les inscriptions de Vieille-Toulouse illustrent l'utilisation de l'écriture ibérique dans un cadre administratif avec gestion de lots (hypothèse qui nous semble la plus intéressante ; Gorgues, 2010 : p. 317 et suiv.). Les concordances métrologiques démontrées pour les monnaies en circulation entre le Nord de l'Espagne et le Midi toulousain (Gorgues, 2010 : p. 317 et suiv.) viennent appuyer cette hypothèse.

Un autre aspect touchant à la diffusion de l'écriture concerne un élément de paléographie.

Pour de Hoz, l'hypothèse la plus vraisemblable, même si elle reste indémontrable à l'heure actuelle, est que l'écriture paléohispanique a dû arriver à des points précis (Ampurias, Ensérune, Pech Maho) depuis la région d'origine (le Sud-Est de la péninsule) puis créer des traditions locales avec des développements autonomes locaux plus immédiats (de Hoz, 2011 : 465).

11. Le plomb de Elne (MLH II, B.9), en gallo-grec, a semble-t-il été écrit plus à l'est.

Mais, depuis quelques années, la reprise de la documentation a vérifié l'utilisation d'un système dit « système duel », qui permet de distinguer la notation entre les sourdes et les sonores¹². Ce système a été utilisé de manière précoce (au IV^e siècle av. J.-C.) dans le monde ibérique nord-oriental, mais pas dans les zones considérées comme « natives » de la langue ibérique (la Contestanie, au sud du Pays Valencien). Ce système semble disparaître vers la fin du III^e-début du II^e siècle av. J.-C. (Ferrer i Jané, 2005 : 973) au moment de l'implantation romaine dans la péninsule. Cet état de fait renforce l'originalité des zones languedociennes et roussillonnes dans le cadre de l'épigraphie paléohispanique ainsi que l'idée d'un savoir-faire graphique particulier de la part des populations ibériques locales¹³.

DES DIFFÉRENTS GENRES DE TEXTE

La zone du Languedoc a livré plusieurs plombs-missives en écriture paléohispanique mais, à l'heure actuelle, les plombs les plus anciens de la zone sont inscrits en grec et ont été retrouvés à Lattes. Datés du deuxième tiers du V^e siècle, ils ont été découverts en 2005-2006 et édités par Bats en 2011 (2010 et 2011). Ils mentionnent un commerce d'huile et de *garos* aux olives. De ce fait, on pourrait se demander si les plombs ibériques ont pris pour modèle les plombs grecs et si ces derniers auraient pu être un modèle pour Pech Maho ou même Ampurias.

Il n'existe pas d'inscription sur plomb antérieure à ceux retrouvés à Lattes dans le monde ibérique. Les plombs inscrits du monde méridional sont contemporains : celui de La Bastida de les Alcusses (*MLH III, G.7.2*) date de 330 av. J.-C. environ et celui de El Cigarralejo (*MLH III, G.13.1*) est issu d'une nécropole du IV^e siècle. Toutefois, la présence d'un petit lingot de plomb avec un graffite en écriture méridionale à Lattes (*MLH III, G.18.1 = MLH II, B.2.3 : kilutaʀu*), dont la datation reste hélas impossible et l'origine archéologique inconnue, incite à penser que les modèles des plombs ibériques du Languedoc pourraient être davantage ibères que grecs. Il est vrai qu'il s'agit d'un lingot et non d'une plaque de plomb.

Par ailleurs, le processus de romanisation, qui suggère de nouveaux modèles dans le Nord de la péninsule Ibérique (influence perceptible sur l'esthétique des stèles funéraires (Barrandon, 2003), sur l'adoption de nouveaux modes épigraphiques comme par exemple les tessères d'hospitalité), semble avoir une moindre incidence sur les pratiques graphiques dans le sud de la Gaule.

L'apparition de l'écriture latine dans la Narbonnaise est un point qui mériterait d'être approfondi et mis en parallèle avec le recul simultané de l'épigraphie paléohispanique dans le même secteur. Untermann dans l'article cité en ouverture de ce propos interprétait le fait qu'aucun nom ibère ne se trouve dans l'épigraphie latine de Narbonnaise comme la preuve que les Ibères n'étaient présents que de manière très ponctuelle.

Il serait intéressant de pouvoir affiner les datations des objets en écriture paléohispanique des débuts de la romanisation en Gaule méridionale afin de voir dans quelle

12. Ferrer i Jané (2005), qui reprend une hypothèse de J. Maluquer de Motes.

13. Ferrer (2012) démontre que le système duel existe également dans le monde méridional et que les deux systèmes duels (pourtant diamétralement opposés) doivent tirer leur origine d'un système duel commun.

mesure l'écriture alphabétique latine vient concurrencer les autres écritures en présence dans le cadre des échanges inter-indigènes.

CONCLUSION

La question initiale de cet article pouvait être double. Par « qui écrivait ibère dans le monde ibérique nord-oriental ? » on peut en effet entendre :

- 1) qui écrivait en langue et écriture ibères ?
- 2) et qui écrivait en écriture levantine sans parler la langue ibérique ?

À la première question, la réponse la plus vraisemblable est que certains individus bien implantés sur place et depuis longtemps (ce que montre l'utilisation du système duel, les inscriptions à date haute et l'ibérisation du Languedoc occidental) et revendiquant leurs origines ibériques (ce que montrerait la pierre de Cruzy [*B.11.1]), utilisaient l'écriture dans un cadre économique, en tant qu'administrateurs de leurs biens ou de ceux d'un patron de statut social plus important.

La présence de monnaies de populations gauloises avec une frappe ibérique paraît également aller dans le sens d'un réseau économique contrôlé par des Ibères, avec l'écriture comme moyen de communication écrit. Les autres frappes monétaires sont en écriture grecque, ce qui tend à montrer le partage de l'économie locale entre ces deux pôles.

Pour ce qui est de la seconde question, le volume important d'inscriptions retrouvées laisse supposer que des individus autres qu'ibères, localement installés en Languedoc, ont également utilisé l'écriture paléohispanique pour communiquer. Ces individus, dont les noms apparaissent par exemple à Ensérune sur des estampilles portées sur *dolia*, ne forment pas nécessairement une élite mais appartiennent au monde de la production et de l'artisanat, ce qui n'empêche pas une certaine aisance. L'écriture levantine est utilisée par les populations locales pour intégrer ce réseau d'échanges inter-indigènes.

Quelle qu'ait été la question posée comme titre de ce propos, il n'est pas possible d'y répondre de manière univoque. Comme souvent pour les langues d'attestation fragmentaire, ce que l'on découvre en posant la question, c'est un champ de nouvelles questions et de dossiers à explorer.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARRANDON Nathalie, 2003 : « La part de l'influence latine dans les inscriptions funéraires ibériques et celtibériques », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 33, p. 199-237.
- BATS Michel, 2010 : « Une Lettre sur plomb à Lattes (Hérault) », *Lattara*, n° 21, p. 749-756.
- , 2011 : « Emmêlements de langues et de systèmes graphiques en Gaule méridionale, (VI^e-I^{er} siècle av. J.-C.) », dans Coline Ruiz Darasse et Eugenio R. Luján (dir.), *Contacts linguistiques dans l'Occident méditerranéen antique*, Madrid, Casa de Velázquez, p. 197-226.
- CORREA José Antonio, 2001 : « Las silbantes en ibérico », dans Francisco Villar Alvarez et María Pilar Fernández (dir.), *Religión, lengua y cultura prerromanas de Hispania. Actas del VIII coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la península Ibérica, Salamanca, 1999*, Universidad de Salamanca, p. 305-318.

- DE HOZ Javier, 2011 : *Historia lingüística de la península Ibérica en la Antigüedad*, II, *El mundo ibérico prerromano y la indoeuropeización*, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas.
- , 2015 : « L'écriture après l'économie. Peuples et réponses », dans Réjane Roure (éd.), *Contact et acculturations en Méditerranée occidentale. Hommages à Michel Bats*, Arles-Aix-en-Provence.
- FERRER I JANÉ Joan, 2005 : « Novetats sobre el sistema dual de diferenciació gràfica de les oclusives sordes i sonores », *Palaeohispanica*, n° 5, p. 957-982.
- , 2006 : « Nova lectura de la inscripció ibèrica de la Joncosa (Sorba, Barcelona) », *Veleia*, n° 23, p. 129-170.
- , 2012 : « Novedades en epigrafia ibèrica: el sistema dual suroriental », *ELEA*, n° 12, p. 243-271.
- GAILLEDRAÏT Éric, 1997 : *Les Ibères de l'Èbre à l'Hérault: VI^e-IV^e siècle avant J.-C.*, Lattes, Association pour la recherche archéologique en Languedoc oriental.
- GORGUES Alexis, 2010 : *Économie et société dans le nord-est du domaine ibérique (III^e-I^{er} siècle av. J.-C.)*, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas.
- LEJEUNE Michel, 1983 : « Rencontres de l'alphabet grec avec les langues barbares au cours du I^{er} millénaire avant J.-C. », *Modes de contact et processus de transformation dans les sociétés anciennes. Actes du colloque de Cortone, Cortone, 24-30 mai 1981*, École française de Rome, p. 731-753.
- MARINER BIGORRA Sebastián, 1985 : « Sibilantes paleohispánicas en transcripciones latinas », dans Javier de Hoz (dir.), *Actas del III coloquio sobre lenguas y culturas paleohispánicas, Lisboa, 5-8 noviembre 1980*, Universidad de Salamanca, p. 415-422.
- MONCUNILL MARTÍ Noemí, 2007 : *Lèxic d'inscripcions ibèriques (1991-2006)*, thèse soutenue en 2007 à l'universitat de Barcelona sous la direction de Javier Velaza Frías, <http://dialnet.unirioja.es/servlet/tesis?codigo=4121>.
- PANOSA Isabel, 2002 : « Inscripció ibèrica procedente de la Joncosa (Jorba, Barcelona) », *Palaeohispanica*, n° 2, p. 333-353.
- RODRÍGUEZ RAMOS Jesús, 2002 : « Índice crítico de formantes de compuesto de tipo onomástico en la lengua ibera », *Cypsela*, n° 14, p. 251-277.
- RUIZ DARASSE Coline, 2013 : « Ibère : langue véhiculaire ou écriture de contact ? » dans Anne Colin et Florence Verdin (dir.), *L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges*, Actes du 35^e colloque de l'AFEAF, *Aquitania*, suppl. 30, 2013, p. 397-406.
- UNTERMANN Jürgen, 1980 : *Monumenta Linguarum Hispanicarum*, II, *Die Inschriften in iberischer Schrift aus Südfrankreich*, Wiesbaden, Reichert.
- , 1990 : *Monumenta Linguarum Hispanicarum*, III, *Die Iberischen Inschriften aus Spanien*, Wiesbaden, Reichert.
- , 1992 : « Quelle langue parlait-on dans l'Hérault dans l'Antiquité ? », *Revue archéologique de Narbonnaise*, n° 25, p. 19-27.
- , 1997 : *Monumenta Linguarum Hispanicarum*, IV, *Die Tartessischen, Keltiberischen und Lusitanischen Inschriften*, Wiesbaden, Reichert.
- VIDAL Michel, 1983 : « Les inscriptions peintes en caractères ibériques de Vieille-Toulouse », *Revue archéologique de Narbonnaise*, n° 16, p. 11-28.

GENRES ÉPIGRAPHIQUES
ET LANGUES
D'ATTESTATION FRAGMENTAIRE
DANS L'ESPACE MÉDITERRANÉEN

Sous la direction d'Emmanuel DUPRAZ
et de Wojciech SOWA

Le bassin méditerranéen est au I^{er} millénaire avant notre ère un espace multilingue dans lequel sont documentées de nombreuses traditions épigraphiques différentes. Cependant la pauvreté de la plupart de ces nombreux corpus représente une grave difficulté pour l'étude des langues correspondantes. La perspective choisie dans le présent volume s'attache à une donnée souvent négligée dans l'analyse des langues d'attestation fragmentaire : chaque corpus présente non seulement un nombre réduit de textes, mais aussi un nombre réduit de genres de textes, définis comme l'emploi de supports matériels précis pour l'écriture d'un message structuré d'une manière précise, l'association des deux obéissant à une visée communicative précise auprès d'un public escompté précis. La relative fixité de l'association entre support, texte, lectorat et acte de langage permet des interprétations pluridisciplinaires, qui permettent des conclusions plus riches que la simple analyse d'éléments isolés. Ces recherches peuvent combiner des méthodes étymologiques, onomastiques, archéologiques, épigraphiques. À son tour, l'étude des habitus documentés pour chaque langue est susceptible d'aboutir à des hypothèses significatives sur les transferts entre cultures et sur la typologie des inscriptions à l'échelle de l'ensemble du bassin méditerranéen.

Ont collaboré à l'ouvrage : Ignasi-Xavier Adiego, Manuela Anelli, Francisco Beltrán Lloris, Dominique Briquel, Emmanuel Dupraz, María José Estarán Tolosa, José Luis García Ramón, Joaquín Gorrochategui, Marie-Laurence Haack, Katherine McDonald, Barbora Machajdčíková, Gerhard Meiser, H. Craig Melchert, Sophie Minon, Marta Muscariello, Paolo Poccetti, Giovanna Rocca, Coline Ruiz Darasse, Giulia Sarullo, Matilde Serangeli, Wojciech Sowa, José M. Vallejo et Sabine Ziegler.

PRESSES UNIVERSITAIRES DE ROUEN ET DU HAVRE